

## REGARD SUR : André Ragot (1892-1981), soldat de la Grande Guerre, sapeur télégraphiste, architecte de la reconstruction de Reims

par Brigitte Froissart-Secqueville et Jean-Louis Legay



*En parcourant les rues de Reims, peut-être avez-vous remarqué parmi les nombreux immeubles de la reconstruction de Reims, dans les années 1920, certains d'entre eux signé André Ragot, architecte. Nous l'avons découvert grâce à sa petite fille, Brigitte Froissart-Secqueville qui l'a signalé à notre attention.*

*Après avoir lu notre revue Entre Deux Terroirs à la Bibliothèque Carnégie, Brigitte a pensé qu'elle pouvait partager avec nous les carnets de guerre de son grand-père qui a séjourné à Trigny. Ces carnets sont exceptionnels, tant par l'écriture que par la richesse des descriptions et des dessins qui y figurent. Il nous fallait absolument vous faire découvrir André Ragot.*

*C'est ainsi qu'avec Brigitte, qui a apporté de nombreux autres documents venant en complément des carnets, j'ai rédigé cet article.*

André Ragot est né à Reims, 22, rue des Capucins, le 26 juillet 1892 de l'union d'Edouard Ragot, entrepreneur de bâtiment et de Valentine Hutin. Sa vie se partage entre les demeures de sa mère et de son grand-père, Jean Ragot qui décède en 1904. Sa tante Amélie, mariée à Arthur Couturier, aide à financer ses études au Petit Collège, 4, Rue de la Clef puis au Collège Saint-Joseph, avenue Jean Jaurès, puis en 1906, rue de Venise. Il entre à l'Ecole des Arts Industriels à Reims, rue de Talleyrand puis en 1910 passe quelques mois à l'ICAM (Institut Catholique des Arts et Métiers) de Lille avant de faire les Beaux-Arts. Reçu à Reims il entre à L'Ecole des Arts Industriels où enseigne Léon Margotin, sculpteur et architecte. En 1912, il est reçu aux Arts Décoratifs à Paris, à l'atelier de Léon Jaussely, urbaniste et architecte.



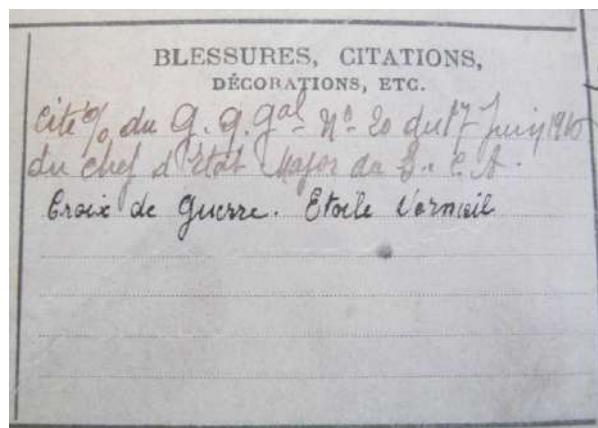
*Immeuble réalisé par André Ragot, 3, place des Martyrs de la Résistance*

En 1913, il doit faire son service militaire. Il est incorporé au 8<sup>e</sup> Génie au Mont Valérien. A la mobilisation en 1914, il reste dans son régiment. Il est sapeur télégraphiste, poste qu'il occupera pendant toute la guerre. Il sera souvent détaché auprès des postes d'Etat-major ou auprès de postes de commandement qui devaient disposer de moyens de communication efficaces.

Il participe d'abord aux combats en Belgique où les troupes françaises sont écrasées par les Allemands. Son détachement qui, dit-il, a fait « *le plus grand mouvement de déplacement en retraite* » est affecté à Trigny où il passe cinq mois, puis plus tard à Bouvancourt. C'est cette période, celle de Trigny que nous allons examiner en détail.

Il parcourt par la suite de nombreux champs de bataille, dans la Somme, en Argonne, dans la Meuse à Verdun, au fort de Tavannes, puis en 1918, au cours de la seconde bataille de la Marne du côté de la Ferté-Gaucher et de la Ferté-sous-Jouarre.

Il a été démobilisé au bout de 6 ans d'armée à Zweibrücken en Rhénanie-Palatinat.



*Sa conduite sous les bombardements lui a valu une citation et la Croix de Guerre.*

Au retour à la vie civile, André reprend ses études à l'Ecole Nationale des Beaux-Arts, option architecture, à Paris et à l'Atelier Jaussely. Le 17 août 1920, à Reims, il épouse Agnès Dupuis. En 1921, il est employé chez l'architecte Dufay. En 1921, 1923, 1925, 1929, le couple donne naissance à quatre enfants. En 1923, André obtient le Diplôme d'architecte DPLG (Diplômé par le gouvernement), et commence sa carrière à Reims et à Charleville. Dans les premières années de sa carrière, il signe plusieurs immeubles remarquables.

**Revenons sur son parcours à Trigny.** A l'automne 1914 et au début de 1915, il est sapeur téléphoniste.

Ses deux missions principales étaient :

- installer et réparer des lignes téléphoniques entre les différents postes de commandement d'infanterie ou d'artillerie,
- transmettre à partir des PC les ordres du commandement aux différentes unités.

Le 18 septembre 1914, son détachement du 8<sup>e</sup> Génie installe une ligne entre Chenay et Trigny.

Installer ou réparer les lignes signifie être sur le terrain, souvent sous les bombardements. La ligne téléphonique consiste en un ou plusieurs fils, placés à même le sol, sur un arbre, sur un poteau, parfois enterrés pour être cachés.

Il faut parcourir de nombreux kilomètres, en se dissimulant, parfois sous les bombardements ennemis, comme par exemple le 20 septembre à l'observatoire de la Ferme Saint-Joseph.

Cette activité permet à André d'apercevoir souvent la ville de Reims, sa ville, à partir des collines du massif. Il y est témoin des bombardements allemands.

*« La promenade que nous faisons est des plus agréables car nous avons une vue splendide et à chaque pas l'horizon s'étend de plus en plus loin sur Reims qui apparaît majestueuse avec les deux tours de la Cathédrale qui résistent malgré les bombardements. Sur la ville, des colonnes de fumée annoncent que des obus viennent encore d'éclater sur la ville ».*



André Ragot – 8<sup>e</sup> Génie

Être à Trigny présente de nombreux avantages. Il y a là le cousin Auger<sup>1</sup> chez qui il va souvent dîner le soir.

La ville de Reims est toute proche. A bicyclette, il peut aller voir sa famille sans trop de difficulté quand tout est calme. *« Mardi 29 septembre à 13 h, je me risque à aller à Reims en bicyclette. De nombreuses maisons ont brûlé. Le vandalisme allemand s'est manifesté dans toute son horreur ».*

C'est plus compliqué quand il n'a pas l'autorisation de son supérieur ; un laissez-passer doit être présenté aux ponts sur la Vesle. *« Parfois, comme le Dimanche 4 octobre, j'obtiens du sous-lieutenant la permission d'aller à Reims. Arrivé au passage à niveau de Muizon, je suis arrêté par une sentinelle qui me demande mon laissez-passer. Je dois rebrousser chemin après avoir essayé de passer par un autre chemin. Je retourne à Trigny. »*

C'est à Trigny qu'André a rencontré pour la première fois les tirailleurs sénégalais.

*« A 2 h, je pars voir les tirailleurs sénégalais qui sont campés à l'entrée du village. Ils sont en général très grands et très bien taillés, leurs figures d'un beau noir, sont rayées pour la plupart de grandes cicatrices. Celles-ci ont été faites par les parents pour les reconnaître quand ils étaient petits. »*

Un « manipulant » à l'ouvrage au poste ; dessin d'André Ragot à Sarrebourg fin 1918.

<sup>1</sup> Eugène Auger, peintre en porcelaine, dessinateur, s'est retiré à Trigny. Il a réalisé des dessins à la plume représentant Reims vers 1910, pour illustrer le Répertoire archéologique de l'Arrondissement de Reims (Voir l'ouvrage « Le Reims d'Auger » en vente à la Société des Amis du Vieux Reims, au musée Le Vergeur).



*Certains portent trois cicatrices partant des lèvres et s'écartant en éventail sur les joues, puis plusieurs cicatrices verticales, certains sont marqués aux tempes d'un petit dessin en relief.*

*Ces bandes sont du plus curieux effet dans leur uniforme bleu foncé rayé seulement aux manches et au col d'un liseré jaune.*

*D'après ce que disent les marsouins qui les conduisent, plusieurs sont anthropophages. C'est ce que nous explique un grand gaillard à la figure horriblement fendue de toutes parts, il nous fait signe qu'il mange les oreilles et le nez des prisonniers. La plupart d'entre eux ne savent pas leur âge, mais ils sont malgré tout plus roublards qu'on le croirait à première vue. »*



*Matériel de téléphonie utilisé pendant la guerre 14 - 18*

Le lundi 5 octobre un combat aérien se déroule sous ses yeux :

*« Suis de corvée à la poste avec Dauchy. Pendant mon travail un combat émouvant se passe dans les airs auprès de Trigny : un aéroplane allemand « Aviatik » est poursuivi par un français, monté par deux sergents du Génie. Les deux aéroplanes se côtoient à une hauteur de 1000 mètres pendant quelques instants, échangent des coups de fusil... Tout à coup, l'aéroplane allemand penche, descend rapidement en vol plané puis après s'être retourné complètement tombe dans les marais à environ 3 km de Trigny.*

*La nouvelle se répand rapidement, beaucoup de soldats vont voir le résultat : les aviateurs gisent carbonisés dans l'aéroplane en feu. »*



La construction des lignes n'est pas toujours des plus aisées.

*Ainsi, le mardi 6 octobre, « Nous allons en voiture à Faverolles, par Prouilly, Jonchery, pour installer un poste téléphonique à la mairie... Je monte à un poteau pour y attacher deux jarretières, ma situation est assez périlleuse et j'ai assez de mal à faire le travail. »*

*Le vendredi 9 octobre, « Départ à 5 h avec la voiture pour construire une ligne de Trigny au Fort de Saint-Thierry. La construction est assez compliquée à certains endroits car nous passons dans les marais. Cette construction réunit directement Trigny au Fort de Saint-Thierry en ligne droite, sans passer par Chenay. A l'arrivée au fort, j'ai un travail assez fatigant dans le fort pour attacher le fil aux voûtes. Nous prenons une collation sur les buttes du Fort et nous revenons à Trigny. »*

La journée du lundi 12 octobre ressemble à une journée de travail ordinaire :

*« Réveil à 3h ½ pour aller en construction de ligne. La lune blafarde accompagne notre départ tandis que le sommet du fort de Saint-Thierry rougeoie sous les premiers feux de l'aurore. Nous arrivons au petit jour au fort où nous prenons une dérivation pour construire notre ligne qui doit aboutir au poste d'observation de la tour de Villers. Presque toute la construction a lieu à travers des sous-bois ou dans des taillis qui rendent le travail assez difficile.*

*Quand nous arrivons au poste d'observation, la brume règne encore dans la vallée cependant que les sommets de Brimont se dégagent. La vue de ce point est magnifique et immense, vers notre gauche, une canonnade très nourrie se poursuit sans arrêt depuis la veille au soir. C'est du côté de Berry-au-Bac.*

Retour à Trigny à 10 h.

L'après-midi de nombreux aéros parcourent le ciel et viennent très bas au-dessus de Trigny, tirer des fusées. La grande attaque française que nous attendions a eu lieu mais pas aussi poussée qu'on s'y attendait. Les 220 ont été foudroyants. »



Dessins humoristiques d'André Ragot

**A partir de la mi-octobre**, après avoir été manipulant à la Redoute de Chenay, André s'installe au poste téléphonique de la **Ferme du Luxembourg**. Les Allemands sont à 500 mètres de là derrière le canal. Il faut être prudent. Il y retrouve plusieurs téléphonistes d'infanterie.

Il passe tout son temps, jours et nuits, aux côtés du capitaine Poidebar. On s'attend à une attaque sérieuse.

Du 17 octobre au 28 octobre, on entend constamment des fusillades. Les pluies d'obus font un fracas énorme. Il y a des morts tous les jours. La situation des deux ennemis en présence est très curieuse.

« Le 3ème corps est situé à sa droite en retrait du canal.

Au centre, c'est à dire dans la direction de la ferme du Luxembourg où je suis, nous sommes installés sur le bord du canal.

A l'est, nous avons passé le canal et nous sommes installés non loin du « Goda » que tiennent les Allemands.

La situation la plus curieuse pour nous est au centre.

Nos soldats se trouvent sur le bord du canal dans les fossés aménagés en tranchées, et les Allemands se trouvent de l'autre côté dans une position identique. En sorte qu'il n'y a que le canal qui nous sépare.

Les résultats de cet état de choses sont très curieux. Nos soldats s'injurient avec les Allemands qui parlent français, et font des réflexions sur les tirs qu'ils effectuent d'un bord à l'autre. Ils se lancent des débris de toutes sortes, vieux trognons, des vieux ustensiles de cuisine accompagnés de quolibets... Toutes ces blagues passent un peu le temps pour ces malheureux qui sont dans ces tranchées humides depuis plusieurs jours. Les Allemands se divertissent en faisant de la musique.

Aujourd'hui ils ont eu un office pendant lequel ils ont chanté des cantiques accompagnés par leur musique, après quoi ils ont dansé et ri.

De notre côté dans notre petite maison, les officiers tâchent d'organiser les lieux le plus confortablement possible car les circonstances pourraient bien nous amener à rester longtemps sans bouger.

Des équipes sont venues gratter les papiers et l'on se dispose à badigeonner les pièces.

Tous les jours, les officiers prennent le thé à 5 h (et nous aussi) et l'on doit organiser à partir de demain un petit orchestre qui viendra jouer ici.

Pour ma part je n'ai pas à me plaindre, un poêle chauffe nuit et jour les pièces où nous sommes et nous permet de faire des grillades de pain et de faire du café.

Pour la cuisine, je mange avec les téléphonistes du 119 qui sont de bons garçons...

Au dehors on prépare aussi des retranchements et tranchées solides.

Les Allemands à ce point de vue, sont plus avancés que nous car ils ont un système de défense tout à fait remarquable. Une grande tranchée spacieuse permet d'abriter 4 à 500 hommes et communique par un passage couvert à la ferme du Goda et à la ferme Sainte-Marie.



Plusieurs compagnies du 119 ont été obligées de quitter les tranchées du canal pour se replier un peu en arrière car les Allemands avaient fait envahir les fossés où étaient nos tranchées par les eaux du canal. Nos soldats durent se replier sous le feu des Allemands qui tiraient de l'autre rive et qui leur fit pas mal de pertes. Les Allemands ont mis sur le bord du canal leurs meilleurs tireurs et un en particulier est à craindre des soldats français. Ils l'appellent le « charretier ». Ses coups sont terribles et vraiment remarquables de précision. Dès qu'un soldat se montre un peu, le « charretier » grimpé dans un arbre invisible envoie une balle qui atteint toujours son but. Si un malheureux lève un peu son bras en l'air, il est aussitôt traversé par une balle. Il sème la terreur pour tous nos soldats, mais malgré cela, il règne une bonne humeur constante. »

**L'attaque est venue le mercredi 28 octobre.** « La nuit maintenant était venue et maintenant la fusillade crépitait sans arrêt. Nos chefs étaient à leur poste et on tâchait de résister à ce flot envahisseur.

Un officier arriva à la ferme du Luxembourg, c'était un lieutenant faisant fonction de chef de bataillon et paraissant tout à fait ému par la lutte. Il nous demanda un quart d'eau et nous annonça que la situation était très grave. Quelques instants après, un soldat arriva tout essoufflé nous annonçant que le bois qui se trouvait à 200 mètres de la maison était occupé par les Allemands.

Le poste téléphonique d'infanterie du bois était fait prisonnier. C'était un poste que j'aurais dû occuper.

Pour ne pas avoir le même sort, le poste téléphonique d'infanterie de la ferme se replia. Je fis de même.

Maintenant les tranchées situées le long de la route de Reims à Laon étaient occupées par des soldats qui tiraient sans relâche de sorte que nous nous trouvions entre deux feux.

Je jetai mon appareil et partis le long du ruisseau en repliant vers le moulin de Cauroy. Les balles allemandes sifflaient alors de tous côtés, les unes passant à très peu de distance de moi, d'autres tapant dans les arbres que j'avais à ma gauche, je m'attendais à chaque instant à en recevoir une. C'était le sifflement multiple de balles qui arrivaient de tous côtés. Je n'avais même pas comme l'infanterie la possibilité de me mettre dans une tranchée ou de me mettre à plat ventre pour y échapper.

Arrivé à 200 mètres de la ferme, je rencontrai le colonel qui, bien que malade, arrivait pour commander son régiment.

Me voyant partir, il m'ordonne de le suivre, malgré que mon règlement me dise de sauver le poste en cas de danger trop pressant, d'ailleurs le sergent d'infanterie avait jugé utile lui aussi de démonter le sien.

Il ne voulait rien entendre, voulant me faire aller au feu avec l'infanterie ; je repris donc le chemin de la ferme sous une nouvelle nuée de balles qui sifflaient à nos oreilles. Arrivé à la tranchée, je fis remarquer au colonel que mon poste m'ôtait toute liberté de mouvement et il m'autorisa à repartir. Les balles sifflaient toujours et ce fut accompagné de cette musique infernale que je repartis dans la direction du moulin.

A peu près une heure après, le colonel nous donna l'ordre de venir remonter notre poste au Luxembourg.

Comme mon poste n'était pas très nécessaire et que la ligne était coupée, j'attendis jusqu'à 1 h 1/2 derrière le poste de commandement du colonel qui s'est installé dans une cabane en planche (à la mare) située à mi-chemin du moulin de Cauroy et de la ferme.

Je passe ainsi tranquillement quelques heures. J'entends de temps en temps les balles traverser la cabane de part en part.

A 7 h 1/2 je pars pour les tranchées, à ce moment les balles sifflent un peu moins pendant quelques instants, j'en profite.

Arrivé là, je descends dans les tranchées de la route (où je suis roulé dans ma couverture car le froid est très vif). A ce moment, il y a déjà eu de notre part une charge de baïonnettes dans le bois, la lutte a été très dure. Au commandement lancé par un de nos sergents « cessez le feu » en allemand, les boches ont cessé de tirer et alors c'est la boucherie, la lutte corps à corps, les Allemands se défendaient à coups de poignards.

Nous sommes repoussés avec des pertes très nombreuses.

Le colonel Arnaud ordonne une deuxième attaque à la baïonnette malgré les pertes qui ont éclairci nos rangs, mais nos hommes marchent au feu avec (dignité rayée) arrière-pensée.

Nous arrivons à 50 mètres du bois, les Allemands lancent alors des fusées éclairantes qui leur permettent de nous apercevoir et de faire énormément de dégâts dans nos rangs. Nous nous replions en arrière.

Le colonel est furieux, il veut ordonner une nouvelle attaque. Elle est impossible malgré le lieutenant de réserve Vié qui veut rassembler les lambeaux de nos compagnies.

Une nouvelle attaque est réellement impossible.



*Nous devons tenir à tout prix la route. Au-dessus de ma tête sifflent alors sans arrêt les balles et nos mitrailleuses arrosent sans arrêt les Allemands. Un brouillard intense couvre alors la campagne. Et le jour arrive alors petit à petit tandis que l'attaque diminue petit à petit pour être suivie alors d'un calme presque complet.*

*A 8 h, je construis une dérivation pour me permettre de monter mon poste dans la tranchée.*

*La journée alors se passe calme, de nombreux blessés aux blessures multiples et effrayantes sont ramenés à la ferme, mais les brancardiers ne s'avancent qu'avec précaution car les Allemands tirent sur ceux qui s'avancent sur le champ de bataille.*

*Nos pertes ont été très fortes, on estime pour le 119<sup>e</sup> qui a déjà été bien réduit par le combat précédent de 500 à 600 prisonniers, blessés ou morts.*

*Dans la matinée, les Allemands, pour qu'on les laisse tranquilles dans les tranchées qu'ils creusent, exposent devant, 37 blessés français.*

*Dans la journée je transporte mon poste dans la cabane de Cdt-Sian où nous sommes plus à l'abri des obus qui commencent à tomber.*

*Le soir, nous nous attendons à une attaque allemande aussi nous bombardons d'une façon continue et très fournie le bois où sont les Allemands. Les obus éclatant le soir dans le bois font un merveilleux effet, très joli pour nous mais que les Allemands ne doivent pas admirer aussi fort.*

*Toute la soirée, nous craignons une attaque malgré les rapports de nos patrouilles qui nous rapportent que les Allemands travaillent et se fortifient activement dans le bois. »*

Le vendredi 31 octobre, André quitte le poste du Luxembourg et retourne à Trigny.

Ses occupations habituelles reprennent : visites au cousin Auger, petits voyages à Reims, construction de lignes fixes, toujours celles de Chenay à Trigny, de Trigny à Saint-Thierry, du Château de Marzilly à Hermonville, de Vaux-Varennes à Vadiville, du Réduit de Chenay à Saint-Thierry, de Trigny et la ferme Saint-Joseph, de Trigny à Hermonville, d'Hermonville à la tour de Villers, de « *Au bœuf* » à la tour d'Hermonville, du Signal « *Au Bœuf* » à Chalons-le-Vergeur.

André indique : « *Notre vie devient de plus en plus monotone mais assez active* ».

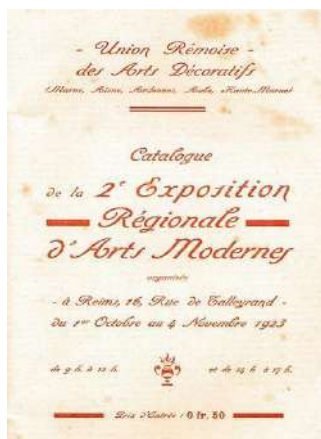
Jusqu'au 30 avril 1915 il reste dans la région. A cette date ses carnets indiquent son départ dans la Somme, puis en Argonne, dans la Meuse, il sera encore confronté à des situations toutes aussi dramatiques que celles qu'il a vécues à la Ferme du Luxembourg.

De retour à la vie civile, il revient à Reims, ville sous les décombres. La reconstruction de la ville qui a attiré un grand nombre d'architectes et le cadre familial lui offrent l'opportunité de réaliser ses premières constructions.

L'architecte Max Sainsaulieu lui donne ses affaires à Reims. L'architecte Jérôme Boutterin fait de même avec ses affaires à Charleville.



1918, Fère-en-Tardenois ; illustration d'André Ragot



En 1923, l'Union Rémoise des Arts Décoratifs organise une seconde « Exposition Régionale d'Arts Modernes » à Reims. André Ragot, élève de Jaussely, 6, rue de l'Echauderie, y contribue.

André Ragot devient « expert près les tribunaux ». Il reprend le cabinet d'architecture Gobin-Dardenne, 13, rue Thiers à Charleville.

En 1924, il construit l'immeuble Chanzy-Vesle, et l'immeuble du 36, Cours Langlet où vivent sa mère et ses sœurs, veuves de guerre.

En juin 1926, il conçoit le Char de l'Electricité du cortège Reims Magnifique. Architecte confirmé, il dépose de nombreux permis de construire au cours de sa carrière. En voici quelques exemples pages suivante. Citons d'abord le Centre régional « Champagne » pour l'Exposition Internationale de 1937 à Paris et l'Aéroport de Vientiane au Laos.





Plus tard, Gérard-Claude Ragot s'associe à son père.

André Ragot, se met en retraite en 1969.

Il décède à Reims en 1981.

*Ci-contre :*

*Le portrait d'André Ragot,*

*Un immeuble en construction à Reims, 60, rue de Talleyrand, œuvre d'André Ragot*



*La maison familiale 36, cours Langlet à Reims, autrefois et aujourd'hui*



*Immeuble de rapport, rue de l'Arquebuse à Reims*



*Chapelle de l'institution Colbert, actuellement Lycée Jean XXIII, à gauche, l'aquarelle du projet d'André Ragot, à droite, la chapelle réalisée en 1935*



*Ecole (lieu non connu)*



*Le Touquet Paris-Plage, la Villa « La Garenne »*



*Hôtel particulier de style néo-gothique à Reims*



*Hôtel particulier à Reims, rue Boulard*



*Le Touquet, la Villa « Mad-jacq »*



*Mairie Ecole de Villers-Semeuse (Ardennes)*



***Brigitte Froissart est greeter à Reims***

*Les carnets de Guerre d'André Ragot ont été déposés aux Archives municipales de la ville de Reims.*

*Vous pouvez les retrouver en parcourant le lien suivant :*

<http://www.reims.fr/879/temoignages-ouvrages-et-documents-darchives.htm>

*Elle vous propose une balade dans Reims, sur les traces de son grand-père qui a été l'un des 600 architectes qui ont reconstruit la ville au lendemain de la première guerre mondiale.*

*La balade suit donc l'itinéraire de vie d'André Ragot, avant et après la guerre, au fil des rues qu'il a habitées, fréquentées et rebâties.*

*Seul ou en petit groupe, si vous souhaitez la suivre, appelez-la au  
06 77 14 61 01*